



N° BLE/83 - 31 janvier 1977

JEAN DANIELOU ET L'ISLAM (Éléments de réflexion)

M. Borrmans

Le Père Daniélou a-t-il encore quelque chose à dire aux chrétiens qui sont engagés dans une compréhension de l'expérience religieuse des musulmans et tendent à un enrichissement réciproque du patrimoine religieux qui est commun aux uns et aux autres ? Le présent Document voudrait proposer quelques éléments de réflexion empruntés au numéro spécial que la revue Axes (1) a consacré à Jean Daniélou, au seuil de 1975. Celui-ci demeure en effet, pour tous, l'un de ces "témoins" récents qui ont médité "le mystère du salut des nations" et ont tenté d'y appliquer leur réflexion théologique pour y consacrer le meilleur de leur action apostolique (2).

"Théologien de l'histoire du salut, et pas seulement historien de la théologie... , spirituel profondément marqué par sa formation ignatienne ainsi que par sa longue fréquentation des Pères de l'Église et des classiques de la mystique... , contemplatif mais, tel Grégoire de Nysse, du même mouvement apôtre, héraut passionné du message du salut... , (le Père Daniélou a su être, en même temps), professeur intelligent et chaleureux, homme d'Église au sens profond du mot, aristocrate de l'intelligence et de la culture, évêque et cardinal très conscient de ses responsabilités, ami disponible, simple, fidèle et spontanément bienveillant (en même temps qu') un religieux dépouillé et un prêtre exigeant et infiniment miséricordieux" (3). Et "l'imprudence apostolique de (sa) mort est bien dans la logique d'une vie qui les accumula, à l'image de Celui qui mangeait avec les pécheurs et les prostituées... Parce qu'il s'était engagé à suivre totalement le Christ dans ce combat (: celui de la rédemption), le Père Daniélou avait accepté de partager sa croix sous quelque forme qu'elle lui serait proposée. Qu'elle se soit concrétisée pour lui dans l'humiliation d'une mort calomniée, sans doute ne l'avait-il pas prévu, peut-être n'a-t-il pas eu le temps d'en avoir conscience au moment suprême ; il s'était préparé toute sa vie à désirer de plus en plus toute éventualité de ce genre - le troisième degré d'humilité -, et cela nous suffit pour y voir le sceau exact apposé par Dieu à une vie intérieurement conformée à celle du Christ, (car) l'insulte et la calomnie sont gages de béatitude" (4).

Le numéro d'Axes présente une série d'études sur les divers aspects de l'homme et de son oeuvre : théologie des merveilles de Dieu, pédagogie spirituelle, "l'esprit de Dieu m'a consacré", théologie des religions non-chrétiennes, dialogue des cultures, Cercle Saint Jean-Baptiste, souci de la mission, Daniélou catéchète et mystagogue, serviteur de la culture... Viennent ensuite quelques textes du Père Daniélou ainsi qu'un ensemble de témoignages et de "rencontres". Nous avons pensé qu'il serait utile d'extraire des articles de Michel Sales et de Louis Gardet ce qui peut éclairer de loin ou de près une réflexion chrétienne sur l'Islam, religion historique et monothéisme biblique, avant de

proposer à la méditation du lecteur quatre textes qui pourraient l'aider dans sa lecture chrétienne de l'expérience religieuses de ses frères musulmans.

La théologie des religions non-chrétiennes du P. Jean Daniélou (5).

Théologien ouvert à tous les courants spirituels et intellectuels de son temps, (il) saisit dès cette époque la richesse et les ambiguïtés de cette situation relativement nouvelle de la rencontre du christianisme avec les grandes religions du monde. Il s'agissait d'abord de déraciner chez certains croyants le mépris a priori qu'ils montraient à l'égard de traditions religieuses autres que la leur. Une telle attitude témoigne autant d'un manque de culture humaine que d'un grave défaut de charité intellectuelle. Mais une tentation inverse, plus grave et plus fréquente aujourd'hui, guettait déjà nombre de chrétiens : celle de ne voir dans les différentes religions que des voies diverses pour aller à Dieu... Sous prétexte d'accueil, une telle attitude ne peut aboutir qu'à confondre ce qu'il faudrait distinguer, au mépris non seulement de ce qu'est la foi chrétienne, mais de ce que permet d'appréhender une science des religions digne de ce nom...

"C'est un aspect constitutif de l'homme que d'être religieux, c'est-à-dire capable de reconnaître par l'intelligence et de ratifier par l'amour sa relation à la divinité" (6). Le fait religieux n'est donc pas une aberration de l'esprit, de l'imagination ou du cœur humain mais, à travers le foisonnement complexe de ses manifestations dans l'histoire, le témoignage d'une dimension fondatrice de l'homme en sa vérité... La religion est, avant tout, la perception du sacré à travers ses manifestations, qui sont de plusieurs ordres : "phénomène du cosmos, gestes humains, résistances de la conscience, illumination de l'intelligence, appels d'un amour,... " (7).

"Avant de parler par Moïse et par Jésus-Christ, Dieu a parlé une première fois à tous les hommes à travers le cosmos et la conscience" (8). Cette révélation cosmique, ou encore cette première mission du Verbe de Dieu dans l'humanité, est un lien établi par Dieu lui-même dans l'esprit et le cœur de l'homme. De par son origine divine, ce lien fonde la vérité de toute quête religieuse... Les manifestations de cette quête tâtonnante de Dieu ne doivent pas être interprétées à contresens : "Il y a en réalité chez Les hommes de toutes les religions une idée de Dieu beaucoup plus mystérieuse que nous ne l'imaginons. Les signes visibles sont à considérer non comme terme de l'adoration, mais comme manifestations du mystère, hiérophanies" (9). L'Ancien Testament atteste que "des hommes qui n'appartenaient à Israël ni par la race, ni par la religion, et qui étaient donc ce que nous appelons des païens, ont connu et révélé le vrai Dieu. Ainsi Noé, dressant un autel après le déluge et dont l'Ecriture dit que l'offrande fut agréable à Dieu ; ainsi Melchisédech, prêtre d'El Elyon, du Dieu très haut, dont la liturgie de la messe présente le sacrifice, en même temps que celui d'Abel, comme une préfiguration du sacrifice du Christ ; ainsi Loth, le neveu d'Abraham, mais étranger à sa religion, que les chrétiens du pays de Moab vénéraient comme un saint au IV^e siècle et qui est toujours inscrit au martyrologe ; ainsi la reine de Saba... ; ainsi Job lui-même, le vieux sage Iduméen... " (10).

(Bien qu'ayant leur source) en Dieu, le Dieu unique et vrai, les grandes religions sont diverses parce qu'étant l'expression historique dans l'humanité concrète, faite de races, de peuples, de civilisations diverses, de l'être religieux constitutif de l'homme. "Elles sont à la fois une et diverses. Elles sont une, parce qu'elles correspondent à un même niveau d'expérience. Chacune à sa manière, elles nous font percevoir comment les hommes ont reconnu Dieu à travers le monde et l'ont cherché au-delà du monde. Mais, en même temps, il est de leur essence d'être diverses. Chacune est l'expression du génie religieux d'un peuple" (11). Mais alors, pourquoi les divergences, les affirmations plus ou moins contradictoires, quand ce n'est pas les haines mutuelles ? "En fait, l'homme cherche à tâtons et s'égare presque toujours, en sorte que les religions païennes sont la réfraction de la révélation cosmique à travers une humanité blessée par le péché et non encore éclairée par la révélation positive. Et cela explique que l'erreur s'y mêle toujours à la vérité" (12).

(Si), pour beaucoup d'hommes de notre temps, les religions non-chrétiennes ne sont pas radicalement distinguées des religions bibliques, "le christianisme, pour le Père J. Daniélou, pas plus que le judaïsme, ne sont des manifestations d'une évolution immanente du génie religieux de l'humanité... Ils sont des interventions, dans l'histoire, du Dieu transcendant qui introduit l'homme dans un domaine qui lui est radicalement fermé. En ce sens, on peut avec Guardini opposer révélation à religion" (13)... Si l'on réserve le terme de "révélation" pour désigner l'acte par lequel la divinité établit

un lien avec l'homme (lien sans défaut, du fait de son origine et de son être constitutif, purement divin), on pourra définir toute "religion" comme la forme que prend l'accueil (ou le refus) de l'homme à ce lien proposé par la divinité... Le péché a un double effet : d'une part, il a tendance à pervertir la manière dont l'homme accueille la révélation cosmique, expliquant ainsi certaines déviations des religions cosmiques ; d'autre part, surtout là où la quête religieuse de l'homme est parvenue à de hautes spéculations ou à des réalisations morales et ascétiques exemplaires, il tend à transformer en obstacle le meilleur des efforts humains, faisant de ceux qui ont pour vocation d'être des précurseurs du Christ ses principaux adversaires.

Il y a dans les religions non-chrétiennes une part d'erreur et même de démoniaque qui doit mourir pour que celles-ci accèdent à la vérité et à l'accomplissement que Dieu veut pour elles... (Mais) s'il y a quelque chose qui doit mourir dans (ces religions), il y a aussi quelque chose qui doit vivre, parce que cela appartient au plan de Dieu et constitue une richesse qui manquerait, en un sens, à la religion chrétienne elle-même : "devenir chrétien n'est pas changer de religion, mais passer du plan de la religion à celui de la vérité" (14). Mais pourquoi de grandes religions (cosmiques) après le Christ ? Il peut arriver qu'une religion cosmique soit touchée par un aspect seulement de la révélation judéo-chrétienne ou, ayant eu accès à la totalité de cette révélation, n'en ait retenu qu'un aspect, c'est le cas d'une religion comme l'Islam, chronologiquement postérieur au christianisme, bien qu'il représente par plusieurs traits une régression spirituelle par rapport non seulement au christianisme, mais au judaïsme lui-même. L'Islam perd en particulier "la dimension historique du Dieu biblique, dans la mesure où l'intervention du prophète n'est pas l'annonce d'une action eschatologique de Dieu à la fin des temps, plus grande encore que tout ce qu'Il a accompli dans le passé - "ne vous souvenez plus des choses passées, voici que je vais faire une merveille nouvelle", disait Isaïe - mais a seulement pour but de ramener à sa pureté le monothéisme primitif toujours en voie de dégradation. Ainsi, dans l'Islam, le temps perd la dimension positive qu'il avait dans le judaïsme et le christianisme ; on revient à une conception verticale de la relation de l'homme et de Dieu. Il y a sur ce point-là une sorte de perte. Tout en gardant de la Bible la conception d'un Dieu transcendant et saint, l'Islam perd l'idée de l'action de Dieu dans l'histoire et de la construction par Dieu d'un dessein. Dans une phénoménologie des religions, il faudrait donc le situer entre le judaïsme et les religions cosmiques, bien que chronologiquement il soit venu après le judaïsme et le christianisme" (15).

Il n'y a rien de plus émouvant dans les religions non chrétiennes que la recherche à tâtons "de toute l'humanité qui est, au fond, religieuse, mais qui cherche Dieu dans l'obscurité, in tenebris, comme dit le Cantique de Zacharie". Mais il n'y a rien de plus triste ni de plus scandaleux que de voir l'humanité en quête de Dieu ne pas Le trouver, "parce que ceux qui ont mission de l'apporter ne le font pas ou lui en présentent des caricatures. C'est la grande responsabilité du chrétien qui est comme la manifestation visible de Dieu dans le monde" (16). "Le christianisme est nécessaire pour permettre à la révélation de s'accomplir ; mais cet accomplissement vaut ce que vaut l'homme religieux que la révélation vient transformer. Le christianisme a donc besoin de la religion naturelle, comme il a besoin de toutes les réalités humaines, puisqu'il n'a pour mission que de sauver ce qui d'abord a été créé" (17).

Jean Daniélou et le dialogue des cultures (18).

Plus lui apparaissaient les richesses et les virtualités des cultures religieuses "étrangères", et plus s'affirmait à ses yeux la transcendance de la foi chrétienne : non point comme une négation des premières, mais comme leur accomplissement... Certaines tendances se firent jour, qui voulurent établir une équivalence quasi totale entre révélation cosmique et révélation scripturaire. Le P. Daniélou distingua toujours fermement. La première, dit-il à peu près, est la seule référence des peuples qui, par leurs propres forces, mais non sans l'aide de la grâce que Dieu ne refuse à personne, "partent de l'homme" et s'avancent ainsi dans leur quête de l'Absolu : "tentative très émouvante, très belle parfois, qui s'élève très haut pour trouver Dieu", mais peut connaître bien des retombées et des risques d'erreur. La deuxième, au contraire, la révélation scripturaire, va de Dieu à l'homme ; elle est œuvre de la miséricorde de Dieu intervenant dans l'histoire humaine ; elle est "la descente de Dieu vers le monde pour lui apporter la communication de sa vie" (19).

Il ne s'agit point de "religions mystiques" et de "religions prophétiques", au sens précis où l'entend R.C. Zaehner. Je ne crois pas que Daniélou se rallia à ces définitions... Le P. Daniélou écrivait en 1945 : "La religion véritable est la religion qui embrasse toutes les richesses spirituelles du monde" (20). Mais cet universalisme culturel, d'autres religions, tel l'Islam, ou des idéologies modernes, tel le marxisme, s'en réclament aussi. Et c'est alors le difficile dialogue de culture religieuse à culture religieuse, ou de culture religieuse à idéologie athée, qui s'impose. Il ne s'agit plus d'une "diversité légitime", liée aux enracinements ethniques, ou socio-historiques, "il s'agit d'erreur et de vérité" (21).

Faut-il conclure par un constat d'"affrontement", voire d'"opposition" ? Je préfère quant à moi me référer à la note d'espoir, - à vrai dire, tout un programme, - qui termine ce bref article de Jean Daniélou. "De même, nous dit-il, qu'il y a une objectivité des lois scientifiques que tous reconnaissent, malgré la diversité des cultures, n'y a-t-il pas une vérité du transcendant que l'humanité entière est appelée à découvrir ? Peut-être l'humanité de demain, renonçant aux affrontements égoïstes, s'orientera-t-elle vers une recherche commune" (22). Puisse le brassage des cultures qui s'annonce, être ainsi, dans le respect des diversités et de leurs richesses, faiseur d'unité.

Le vrai prophète (23).

"Tout homme qui prophétise n'est pas pour autant un vrai prophète. La distinction, le discernement des prophètes est l'une des doctrines les plus antiques de l'Eglise... (La vraie prophétie) n'est pas l'expression des forces historiques. Elle ne nie pas ces forces. Elle reconnaît les signes des temps. Elle est insérée dans l'évènement. Mais le rôle du vrai prophète est de contester perpétuellement la prétention des forces historiques à s'ériger en absolu. Son essence est la contestation de l'idolâtrie. C'est en ce premier sens que la prophétie biblique manifeste sa spécificité. Elle a essentiellement pour objet, à travers toute l'Écriture, de dénoncer les faux absolus et de témoigner du seul Dieu véritable. La prophétie biblique et chrétienne implique donc premièrement l'affirmation d'une transcendance... C'est en ce sens que le vrai prophète suscite la réaction d'hostilité des hommes qu'il vient déranger dans leur prétention à se suffire, et qu'il empêche de faire le mal tranquillement.

Le vrai prophète dit la parole de Dieu, dût-il susciter la colère et s'attirer la persécution. Il ne cherche pas le martyre. Il ne souhaite qu'une chose, c'est de voir la loi de Dieu observée. Il ne parle pas de lui-même, mais il parle au nom de Dieu... Il dénonce dans toute cause humaine ce qui l'oppose à la loi de Dieu. Il n'érige pas un système économique ou politique en absolu. Mais il dénonce en tout système économique ou politique ce qui l'oppose à la loi de Dieu. Il respecte pleinement les diversités, légitimes, mais il s'oppose radicalement au mal...

Le vrai prophète est celui que l'Esprit introduit dans l'intelligence de cette histoire intégrale, cette histoire sainte (qui) embrasse la totalité du devenir cosmique et du devenir historique. Le Christ est au centre de cette histoire. En lui déjà le cosmos et l'humanité ont atteint leur achèvement et sont rapportés au Père. Après lui, il ne s'agit plus que des déploiements de ses espaces, en sorte qu'il achève toutes choses, comme il a créé toutes choses... Le regard prophétique perçoit dans la destinée du peuple d'Israël une élection divine absolument irréductible aux qualités de la race. Il saisit les actions définitives accomplies dans l'incarnation et la résurrection du Christ. Il atteint le contenu divin de l'Eglise sous ses apparences terrestres. C'est lui enfin qui annonce le retour du Christ pour l'établissement de son règne. Le faux prophète est celui qui, dissolvant l'histoire sainte dans l'histoire profane, sécularise le mouvement de l'histoire et le confond avec l'aspiration à l'établissement d'une société temporelle.

(A la différence du faux prophète), le vrai prophète au contraire pacifie et console. Parce qu'il adhère profondément au sens des choses, il en fait percevoir la saveur. Ce n'est pas la réalité qu'il conteste, mais au contraire les apparences trompeuses, qui masquent la réalité. Il apaise les faux soucis, les vaines préoccupations, tout ce qui procède des désirs superficiels ou du souci de paraître. Il attire au silence et au recueillement. Il inspire la confiance et l'abandon. Il dilate le cœur dans la joie divine... Le vrai prophète, parce que l'Esprit qui l'anime est celui-là même qui édifie l'Eglise, coopère à la construction de l'Eglise. Il est animé par l'Amour, et l'Amour est toujours constructeur. Il y a une connivence profonde en ce sens entre le charisme prophétique et l'autorité institutionnelle. Le prophète ne conteste pas l'autorité, mais la rappelle à ses responsabilités. Ses violences mêmes sont inspirées par l'Amour. (En effet), si un trait caractérise le vrai prophète, c'est l'exigence d'appartenir à l'unité et la soif de susciter l'unité. Il sait que la prophétie, coupée de ses racines, se dessèche et se stérilise. Or cette racine est l'Eglise... Les prophètes dont notre temps a besoin sont ceux qui revendiquent les droits de Dieu en face d'une humanité qui prétend se suffire à elle-même".

La gloire du Père (24).

"Il y a un dernier aspect de ce dévouement total du Christ à la gloire de son Père : c'est qu'il y subordonne tout, jusqu'à un mépris total de Sa gloire propre, dans la mesure où le Père le lui demande. Les hommes cherchent leur gloire et méconnaissent la gloire de Dieu. Il fallait qu'il y eût quelqu'un qui réalisât le contraire et qui cherchât la gloire de Dieu aux dépens de sa gloire propre et jusqu'aux plus grandes extrémités de ce mépris. Or, la Passion du Christ est cela. Le Christ a été traité comme un malfaiteur. Pourquoi ? Pour réparer toutes nos fautes d'orgueil, mais aussi pour nous montrer jusqu'où il fallait être dévoué à la gloire du Père, mépriser sa propre gloire".

Dieu seul est Dieu (25).

"Il y a des époques de l'histoire qui ne sont pas contestation seulement de telle ou telle valeur, mais où nous sommes en présence d'une subversion totale de toutes les valeurs. Notre époque est de celles-là. Elle représente un moment critique de la croissance de l'humanité où celle-ci prenant conscience des pouvoirs nouveaux que la science met entre ses mains, cède à l'éternelle tentation de se prendre pour Dieu et vouloir conduire elle-même son destin. A mesure qu'elle se donne plus d'importance à elle-même, elle perd le sens de la réalité souveraine de Dieu, qui n'est plus pour elle qu'une idée vide de toute substance et qui dès lors lui apparaît comme un poids mort qui n'a qu'à être rejeté. C'est pourquoi il faut à notre époque rappeler à cette humanité le néant des idoles qui surgissent à nouveau de l'ombre et la souveraine majesté du Dieu vivant.

Il y a idolâtrie partout où l'homme attend le salut d'ailleurs que de la puissance créatrice de Dieu seul. Or autour de nous l'idolâtrie est partout. Idolâtrique la doctrine marxiste qui fait de l'homme le démiurge de l'homme, en nous présentant l'histoire comme le processus par lequel l'humanité se crée elle-même en transformant les conditions extérieures de son existence et qui nous montre dans le mouvement de l'histoire, et non dans la volonté de Dieu, la norme du bien et du mal. Mais idolâtrique aussi la sagesse de l'Inde, pour qui toutes les religions dogmatiques se valent parce que ce n'est pas la foi qui sauve, mais l'effort de l'ascèse par lequel l'homme capte ses énergies intérieures et se libère des servitudes du monde extérieur.

Idolâtres sont les philosophes, héritiers de la religion grecque de la raison, pour qui le péché n'est qu'ignorance et pour qui par suite le savoir est salut. Dès lors qu'ils prétendent faire de la raison la mesure des choses, ils identifient leur intelligence à l'intelligence du tout, et de Spinoza à Hegel ils prétendent à posséder l'absolu. Mais idolâtres aussi sont les philosophes qui mettent en question la raison et qui voient dans l'homme une liberté créatrice jetée dans un monde absurde. De Heidegger à Sartre, ils transportent à la liberté humaine la prérogative proprement divine de l'aséité et voient dans la décision de la liberté à chaque instant le commencement absolu par lequel ils créent leur destin.

Mais, à tous ces systèmes divers il y a un présupposé commun, c'est que l'homme n'est vraiment l'homme que s'il est la valeur suprême pour l'homme. C'est la religion de l'homme qui est la grande idolâtrie de notre temps. Or cette religion est partout. Elle est chez les athées. Mais elle est aussi chez les chrétiens. Elle est chez les chrétiens qui voient dans le christianisme l'épanouissement d'un humanisme supérieur et se révoltent avec Berdiaeff contre lui quand les vues de Dieu contredisent les leurs. Elle est chez les chrétiens qui veulent bien reconnaître à l'Eglise la juridiction sur le spirituel, mais refusent d'accepter dans l'ordre politique d'autre loi que le mouvement de l'histoire ou l'intérêt de la classe montante. Elle est chez les chrétiens qui cherchent dans la méditation non la présence du Dieu vivant, mais l'entrée en possession de leur plénitude intérieure. Elle est chez les chrétiens qui voient dans le progrès scientifique un moyen de salut plus efficace que la pénitence et la prière.

Et c'est bien là qu'est le centre du drame. Si les idoles sont montées à ce point à l'horizon de l'existence humaine, c'est parce que notre temps a perdu le sens de Dieu et de sa transcendance. Il attache une importance démesurée à ce qui a peu

d'importance, la science, la beauté, le progrès, la prospérité. Il n'attache aucune importance à ce qui en a : la sainteté de Dieu, la majesté de Dieu, la grandeur des oeuvres que Dieu accomplit dans le secret. Il a perdu le sens de cette forme éminente de l'admiration qu'est l'adoration. Il va jusqu'à voir dans l'adoration je ne sais quelle aliénation où l'homme s'avilit alors que l'aptitude à adorer est la marque de la générosité de l'âme et que le refus de l'adoration est l'expression de cet égocentrisme, qui fait prendre ombrage de valeurs qu'on ne possède pas soi-même et que Nietzsche appelait une jalousie et Dieu.

Mais aujourd'hui cette religion de l'humanisme a atteint son point critique ; la civilisation capitalo-communiste, qui en est l'expression, se détruit elle-même. Et ce processus n'est pas seulement un processus d'évolution biologique. C'est le jugement de Dieu qui s'accomplit dans l'histoire et par lequel les œuvres de l'orgueil humain aboutissent à se détruire. C'est pourquoi l'heure n'est plus pour les chrétiens à prêcher des humanismes équivoques, que sont des complicités avec l'idolâtrie de ce temps. Elle est de rappeler que Dieu seul est Dieu et que tout ce qui est construit en dehors de Dieu est voué à la destruction et sera consumé dans le feu du jugement".

Amour de la Trinité et amour des hommes (26).

"Quand, dans le silence de notre cœur, nous cherchons quels sont les caractères de notre vocation, nous constatons que nous sommes partagés entre deux exigences qui semblent se contredire. D'une part nous savons que nous sommes appelés à une vie de louange, à nous unir à la liturgie des anges qui environnent la Trinité bienheureuse du perpétuel Trisagion, pour représenter près d'Elle les peuples qui L'ignorent. Et par ailleurs nous savons que nous devons aussi nous mettre au service de nos frères incroyants, vivre parmi eux, être à leur disposition, accepter les continuels appels qui nous sont adressés par eux. Ainsi, perpétuellement, nos vies sont-elles divisées entre ces exigences opposées. Nous portons dans le service des païens la nostalgie du silence de la contemplation, mais la contemplation à son tour nous rappelle au service des païens.

Ce que nous avons besoin de comprendre, c'est que ceci n'est pas un désordre auquel il faudrait se soustraire, mais l'expression même de notre vocation missionnaire. D'autres peuvent être appelés à vivre au cœur de la communauté chrétienne qui est le temple de la Trinité. Mais le propre du missionnaire est de vivre au cœur du monde païen qui est séparé de la Trinité. Notre vocation est précisément de porter en nous le déchirement de leur séparation. Alors cette division que nous sentions ne sera plus quelque chose d'extérieur mais le retentissement en nous, volontairement consenti, du scandale de la séparation des hommes et de Dieu, c'est le mystère même de la Passion du Christ, missionnaire du Père, qui a quitté les mondes angéliques, les quatre-vingt dix neuf nations célestes, qui environnent la Trinité, pour aller chercher la brebis perdue et la prendre sur ses épaules, c'est-à-dire se faire solidaire de l'humanité pécheresse jusqu'à vouloir se sentir dans l'angoisse de son agonie mystérieusement séparé de son Père.

Entre le monde païen et la Trinité bienheureuse, il n'y a qu'un passage qui est la Croix du Christ. Comment nous étonner alors, dès que nous voulons nous établir dans cet intervalle et tisser à nouveau entre le monde païen et la Trinité les fils mystérieux qui les rejoindront, de ne pouvoir le faire que par la Croix. Il faut nous configurer à cette Croix, la porter en nous et, comme le dit St Paul du missionnaire, "porter toujours avec nous dans notre corps la mort de Jésus" (II, Cor. IV, 10).

Cette division qui nous crucifie, cette incompatibilité dans notre cœur de porter à la fois l'amour de la Trinité très sainte et l'amour d'un monde étranger à la Trinité très sainte, c'est la Passion même du Fils unique qu'Il nous appelle à partager, Lui qui a voulu porter en Lui cette séparation pour le détruire en Lui, mais qui ne l'a détruite que parce qu'Il l'a d'abord portée. Il va d'une extrémité à l'autre. Sans quitter le sein de la Trinité, il s'étend jusqu'aux extrêmes frontières de la misère humaine et il remplit tout l'intervalle. Cette extension du Christ, dont les quatre dimensions de la croix sont le signe, est l'expression mystérieuse de notre distension et nous configure à elle.

Ainsi notre vocation propre est-elle bien de joindre paradoxalement l'amour de la Trinité et l'amour des païens, de nous tenir aux deux extrêmes, d'en sentir la division. Toute vraie spiritualité missionnaire est marquée de ce double trait. Elle est missionnaire dans tous ses détails. La contemplation y est missionnaire, puisque nous y portons les nations que nous avons assumées spirituellement pour que, par nous, tous ce qui en elles est susceptible de consécration soit explicitement, par le Fils, rapporté au Père. La pauvreté y est missionnaire, si elle consiste à nous laisser dépouiller de ce que nous avons, de notre temps, de notre cœur, de tous nos biens par nos frères incroyants. Nous passons à eux, nous sommes leur proie, nous ne connaissons plus personne selon la chair, nous sommes dépouillés de toutes nos richesses humaines. Mais nous portons, comme seul trésor, au cœur inaccessible de notre cœur, dans le Tabernacle où elle demeure, la Trinité bienheureuse".

Conclusion.

La théologie chrétienne des religions "cosmiques" et de l'Islam, élaborée ou entrevue par le P. J. Daniélou, nous fait découvrir un aspect des chances et des obstacles qui se proposent ou s'opposent au "salut des Nations". Elle s'enracine, certes, dans une vision théologique du mystère chrétien, qui est des plus précises et que certains qualifieraient de très classique (rapport de la nature et de la grâce, etc...). Pourtant, sa fréquentation des Pères grecs (si sensibles aux œuvres de l'Esprit et à une théologie "théophanique"), sa perception des valeurs du judéo-christianisme (sémitique et moyen-oriental) et son intérêt pour toutes les formes de l'expérience du sacré constituent une garantie globale d'ouverture et de compréhension du "festin spirituel des Nations". Au niveau des religions monothéistes et de leur expérience du Dieu vivant, y a-t-il à se poser enfin la question d'une "vérité du transcendant" que l'humanité entière est appelée à découvrir ?

L'amitié que tout chrétien authentique porte à tout musulman sincère semble le conduire ou le renvoyer inexorablement à ce grand problème de fond. Aucun "dialogue religieux" ne sera jamais possible s'il ne prend pas au sérieux l'ensemble des "traditions religieuses" différentes et n'affronte pas ensemble les problèmes théologiques les plus fondamentaux. A ce titre, par exemple, les réflexions du P. J. Daniélou sur le "vrai prophète" peuvent éclairer l'appréciation que les chrétiens tentent de donner sur les dimensions charismatiques exactes du fondateur de l'Islam historique. En attendant, le chrétien qui désire développer son "compagnonnage fraternel" avec ses contemporains musulmans aura tout à gagner à méditer et à faire siennes les méditations du P. J. Daniélou sur "la gloire du Père" et l'honneur de Dieu, car "Dieu seul est Dieu", avant de l'imiter en cette situation très incommode où il lui faut explorer les abîmes de l'amour du Dieu Père, Fils et Esprit ainsi que les dimensions sans limites de l'amour que le Christ porte aux hommes, et donc aux musulmans.

Maurice BORRMANS

NOTES

1. Cf. *Axes*, tome VII/1-2, oct. -nov. 1974 et déc. 1974/janv. 1975 (190 p.), revue consacrée aux "recherches pour un dialogue entre christianisme et religions" et publiée par le Cercle Saint Jean-Baptiste, 3, rue de l'Abbaye, 75006 Paris. Qu'il nous soit permis de remercier ici Madame F. Jacquin et la direction de la revue pour l'aimable autorisation qui nous a été faite d'en reproduire bien des extraits.
2. Un prochain article du P. Joseph Gelot doit paraître dans le n° 2 d'*Islamochristiana* (IPEA, Rome) sous le titre Vers une théologie chrétienne des religions non-chrétiennes (fondements et tendances) (57 p. dont 5 p. d'une abondante bibliographie) : l'auteur y regroupe les théologiens chrétiens en quatre "familles théologiques", la théologie dogmatique protestante pour laquelle foi et religion s'opposent (le P. J. Daniélou y est présenté parallèlement à Karl Barth), la théologie de "l'accomplissement" (H. de Lubac, Urs von Balthasar, J. Dournes, entre autres), la théologie de l'histoire "spéciale" et de l'histoire "générale" du salut (K. Rahner, A. Darlap) et la théologie de la "sacramentalité" (H. R. Schlette, Y. Congar, E. Schillebeeckx). Pour un exposé de "l'école Daniélou", opposée à "l'école Rahner", cf. La thèse de théologie du P. Rafael Esteban Verastegui (p. b.) (Rome, Univ. Grégorienne, polycopié, 2 vol. , 380 p.), intitulée *Les religions non-chrétiennes dans l'histoire du salut*.
3. Cf. Avant-propos de Marie-Josèphe Rondeau, du numéro spécial d'*Axes*, pp. 7-9.
4. Ibidem, p. 11.
5. C'est le titre de l'article de P. Michel Sales, dans le même numéro spécial d'*Axes*, pp. 38-56.

6. Cf. *Christianisme et religions non-chrétiennes* (J. Daniélou), dans *Théologie d'aujourd'hui et de demain*, Cerf, Paris, 1967, pp. 65-79 : ici, p. 66.
7. Ibidem, pp. 65-67.
8. Cf. *Dieu et nous*, Grasset, Paris, 1956, p. 22.
9. Cf. *Christianisme et religions non-chrétiennes*, Cercle St Jean-Baptiste, Paris, 1959, polycopié (11 p.) : ici, p. 4.
10. Cf. *Dieu et nous*, p. 19. En effet, énonce un griffonnage : "Partout où je trouve une grande culture, je trouve une religion au foyer ; partout où je trouve une grande culture occidentale, je trouve un saint à l'origine : Bernard, François d'Assise, Thomas, Ignace" (cf. *Axes*, numéro spécial, p. 102).
11. Cf. *Christianisme et religions non-chrétiennes* (voir note 6), p. 68.
12. Cf. *Dieu et nous* (voir note 8), p. 22.
13. Ibidem, p. 14.
14. Cf. *Christianisme et religions non-chrétiennes* (voir note 6), pp. 68-69.
15. Cf. *Christianisme et religions non-chrétiennes* (voir note 9), p. 7.
16. Cf. *Le Mystère du Salut des Nations*, Seuil, Paris, 1946, p. 37.
17. Cf. *Christianisme et religions non-chrétiennes* (voir note 6), p. 74.
18. C'est le titre de l'article de Louis Gardet, dans le même numéro spécial d'*Axes*, pp. 57-61.
19. Cf. *Le Mystère du Salut des Nations* (voir note 16), pp. 15-16.
20. Ibidem, pp. 15-16.
21. Cf. Vocation des cultures (J. Daniélou, dans *Axes*, 1972, V, p. 1).
22. Ibidem, en fin d'article.
23. Ensemble d'extraits tirés de l'article Vrais et faux prophètes (J. Daniélou) dans *Axes*, oct.-nov. 1973, pp. 3-8.
24. Lignes prophétiques des derniers paragraphes du Mystère du Salut des Nations citées par Yvonne Le Blaye dans son article La passion de la gloire de Dieu, dans *Axes*, numéro spécial, p. 153.
25. Articles du P. J. Daniélou, publié sous le titre Transcendance de Dieu, dans *Dieu vivant*, n° 20 (1951), et repris dans le numéro spécial d'*Axes*, aux pp. 122-124.
26. Article du P. J. Daniélou, publié sous le titre D'une extrémité à l'autre, dans le *Bulletin du Cercle St. Jean-Baptiste*, oct.-nov. 1949, et repris dans le numéro spécial d'*Axes*, aux pp. 120-121.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
